

ÉCRITURES

Sans doute est-il banal de dire qu'il n'y a pas une écriture mais des écritures. Écriture romanesque, écriture poétique, écriture épistolaire, écriture journalistique, écriture intime, écriture de scénarios, écritures de traductions..., pour ne citer que quelques domaines.

Banal aussi de préciser qu'il y a autant d'attitudes, de postures qu'il y a d'écritures. Mon premier souvenir d'écriture remonte à mon adolescence, entre quatorze et quinze ans. Nombreuses de mes amies de classe avaient des histoires de cœur dont elles remplissaient l'espace de nos cours de récréation. Moi, j'écoutais. Je n'avais rien à dire. Je me contentais d'être amoureuse de l'amour. Trop abstraite donc. Leurs aventures minuscules – flirts qui très vite tournaient au drame car l'amoureux en regardait une autre, en voyait une autre, souvent plus délurée, etc. – se soldaient toujours par des crises de larmes et l'envie de se venger. La surenchère – séduire ailleurs – était parfois la solution, mais il en existait une autre, plus perfide, moins coûteuse, écrire une lettre de rupture à faire pâlir (fondre, enrager...) le traître.

Beaucoup de ces petites amoureuses ayant du mal avec les mots qui, en ce temps-là déjà, étaient mes plus fidèles compagnons, avaient recours à ma plume pour trousser de cinglantes et mensongères missives. Je me souviens avec émotion de toutes ces lettres que j'écrivais sur les pages arrachées de mes cahiers de brouillon et que je donnais à mes copines avec le papier *ad hoc*, des feuilles de ce jaune pâle qu'on nomme coquille d'œuf. Cette couleur restera pour moi celle de la rupture comme le bleu du télégramme est celle de la peur.

Ces fictions – dire des mots d'amour ou des mots d'adieu à des garçons dont je ne savais pas grand chose – sont mes premiers pas littéraires.

res. Il n'en reste trace que dans ma mémoire. Mais j'aime croire qu'ils ont été prémonitoires.

Des années plus tard, j'ai retrouvé le bonheur de l'écriture en faisant des traductions de l'espagnol. Les auteurs que je traduisais étaient tous des amis et j'éprouvais un réel bonheur à faire glisser leurs romans dans cette langue française dont j'avais découvert depuis peu qu'elle était, pour moi, plus une identité qu'un mode d'expression. J'éprouvais du plaisir à avancer masquée derrière les récits des autres, à les traduire dans le rythme même de leur écriture. À me couler dans le moule de leur fiction, en réinventant une musique française.

Dans le même temps, j'avais commencé à rédiger des articles dans des revues littéraires, puis dans la presse. Saisir le sens d'un récit, tracer un chemin de mots dans la forêt romanesque. J'éprouve à écrire des articles sur des livres que j'aime un plaisir semblable à celui de la marche en forêt. J'écris bercée par l'écriture de l'autre, suffisamment près de l'auteur pour le comprendre et le donner à comprendre. Suffisamment loin pour rester moi-même, séduite mais pas dévorée ; la critique ne saurait être un simple exercice d'admiration.

Le roman, les nouvelles, les essais sont venus après. Lorsque l'outil d'écriture était enfin prêt. La traduction et, d'une certaine manière, la critique sont des exercices formateurs. Ils sont la barre de la danseuse, les pompes du sportif... Écrire des fictions, des essais sur l'art par exemple, ce que j'appelle « écrire pour moi », est une activité étrange qui ne ressemble pas aux autres. À mes yeux, l'écrivain est celui qui, de livre en livre, creuse son petit carré personnel, allant de plus en plus profond, faisant ressortir du matériau enfoui, un mélange d'intimité, de culture, de savoir, d'ignorance. Je crois que cette écriture-là ne se conjugue pas à la première personne du singulier, mais à la troisième : « Ça s'écrit. » Le « je » de l'écrivain canalise, met en forme, ajuste les différentes strates et les mots qui les disent. Ce qui ne signifie pas que mon écriture soit autobiographique. L'autobiographie est une forme littéraire comme la fiction, une mise en perspective sélective de moments qu'on a vécus ou cru vivre. Toute écriture, autobiographique ou fictionnelle, est un mouvement intérieur, valse occulte entre la langue, la mémoire et le temps.

L'écriture de scénarios, elle, est à l'opposé de ce mouvement intérieur, de cette écoute intime qui laisse affleurer la matière même dans

laquelle l'écrivain taille le récit. Écrire pour l'image, c'est donner à voir à l'extérieur de soi, objectiver, projeter des images, des dialogues, des situations qui se forment sur cet écran imaginaire de la page blanche qui figure l'autre écran, celui où le film prendra enfin sa dimension créatrice. Car en matière de cinéma, l'écriture n'est pas celle du scénariste mais celle de la caméra et du montage. Bien des écrivains se sont perdus à mi-chemin entre la financièrement séduisante écriture de scénarios et la plus austère écriture romanesque. Peut-être parce que l'écriture littéraire est un engagement.

Michèle Gazier

Michèle Gazier est critique littéraire à Télérama et écrivaine. Elle a publié notamment Les Garçons d'en face, Seuil, 2003 ; Le Fil de soie, Seuil, 2001 ; Le Merle bleu, Seuil, 1999 ; Sorcières ordinaires (nouvelles), Folio, 1999.